



LIVRES

Éclipse Sollers

Philippe Lançon · Mis en ligne le 17 mai 2023 · Paru dans l'édition 1608 du 17 mai

Éclipse Sollers

Par Philippe Lançon

Il y a douze jours, Philippe Sollers s'est éclipsé. J'en conclus qu'il reviendra ; fugace et éternel retour dont, tels les Incas du Temple du Soleil, je me réjouis : les bibliothèques, la mienne en tout cas, sont faites pour ça. Elles entretiennent quelques miracles dans la nuit et me murmurent aujourd'hui que le vide laissé par l'auteur de *L'Éclaircie*, en cette époque pesante et malveillante, dans ce monde d'épiciers vides, de boyards numériques et d'insoumis à culs de plomb, est une illusion.

Sa disparition m'a fait chagrin, comme disait une grand-mère. J'ajoute qu'elle m'a surpris, car, bien que le sachant malade, je continuais de le croire paré de cette vertu propre aux écrivains qui semblent ouvrir et fermer les parenthèses autour d'une existence de lecteur : survivant, résistant, sans âge et sans frontières, toujours en mouvement tel qu'en lui-même. 86 ans ? Tu parles !

J'aurais préféré qu'il continue d'écrire chaque année un livre de plus, semblable à ceux des vingt dernières années, un de ces livres qui ne se vendaient pas et dans lesquels j'entrais et sortais n'importe quand, n'importe où, le cœur

léger, l'esprit en éveil, avec le désir de retrouver les auteurs et les peintres qu'il avait embarqués.

Des livres courts, rapides, ironiques, suggestifs, elliptiques, enfantins, canoniques, insaisissables, orgueilleux, espiègles, ni romans ni autobiographies, ni essais ni récits, ni prose ni poème, mais un peu tout ça à la fois. Des courants d'air d'admiration, insolemment soufflés par la vie et les lectures que les créateurs qu'il aimait en font. Des mauvaises pensées et autres sous forme de secrets, sans plaintes ni indiscretions, toujours les mêmes, toujours sans insister, tamisées par un léger tulle de fiction. Des manuels d'escrimeur en somme, qui à chaque touche fouettent la conversation, et qui sont comme des cabanes - d'enfants au fond du jardin : des îles où enterrer ses trésors. Au coeur de chaque île, au pied d'un grand arbre, peut-être un chêne bordelais, je sentais l'ombre du trésor, le chagrin, mais la brise des mots était faite pour l'enchanter.

Oui, j'aurais préféré qu'il prolonge la conversation intime et distanciée avec ces petites pièces pour clavecin ou pianoforte, ces post-scriptum aux post-scriptum de post-scriptum écrits pour la musique et au présent, et que je puisse dire un jour, la main froissée sur le dernier drap : « Merde ! Je vais rater le prochain... » Comme on parle d'un train qui vous conduit là où la plupart des passagers, n'y montant pas, n'iront pas.

Et sans doute aurait-il aimé qu'on écrive de ces livres ce qu'il écrivait en 2000, dans *Passion fixe*, de la peinture chinoise : on ne peut la mettre « *à l'imparfait puisqu'elle ne se donne jamais comme présente. Présente, elle le devient sans cesse de nouveau, depuis un passé transmis au futur. Ça roule, ça coule, ça s'enroule. C'est très proche et c'est très lointain* ». On grandit avec les écrivains qui, avec leurs qualités et leurs défauts, leurs cris et leurs couacs, contribuent à former notre paysage. C'est une vraie vie de couple et la présence de Sollers entretenait aussi en moi, en mode mineur, cette vie.

Depuis pas mal de temps, tout ce qui avait pu m'inspirer de l'agacement ou de la fatigue vis-à-vis du personnage médiatique, du parrain éditorial et du gras social qu'il avait pu faire avec ça, toute cette mousse sur la bière avait disparu au profit de ce qu'il n'avait jamais cessé, avant et après tout, d'être : un lecteur, un guetteur, un éditeur, un écrivain. Autrement dit, une présence autonome et libératrice, en qui le métier de vivre se confondait avec le goût de lire et l'acte d'écrire.

À la première page de *Studio* (1997), l'un de ses multiples doubles se présente ainsi : « *Je ne cherche rien, je n'espère rien, je ne tiens à voir personne, et d'ailleurs ceux que je pourrais rencontrer sont, pour la plupart, morts ou absents. [...] La société m'a oublié ou m'ignore. J'ai tout mon temps.* » Nous sommes quelques-uns, depuis son éclipse, à trouver le temps un peu plus long.